

« les crocs »

Blanc.

Quand je me suis réveillé tout était blanc. Enfin tout ce que je voyais était blanc, pas de trace, ni d'aspérité, juste du blanc, partout. J'ai essayé de tourner la tête mais cela m'était impossible. Puis j'ai commencé à sentir le froid sur mon pied gauche et quelques fourmillements, c'est ainsi que j'ai compris que j'étais vivant. Parce que j'avais froid. S'il y a bien un avantage à être mort, c'est qu'on ne ressent plus le froid. J'étais donc, et je suis toujours, en vie. L'ombre de moi-même peut-être mais sur un plan biologique, je suis indéniablement en vie. J'ai scruté de mes yeux de myope cette étendue immaculée, et j'ai fini par détecter une sorte de fissure, un recoin, ma face était tournée vers un plafond, « qu'est-ce que je fais là, je suis où en fait, je suis qui ? » Je me suis rendormi.

Le lendemain, ou était-ce quelques minutes plus tard ? Un éclat aveuglant s'introduisit par ma paupière dans le but de tester mes facultés oculaires. « Pas de soucis de ce côté-là » semblait dire la mine plutôt satisfaite qui m'apparut après quelques tourbillons psychédéliques. Des lèvres quasi-inexistantes juchées sur un coup de tortue cheminaient vers la blouse caractéristique d'un médecin. Mon lit s'était apparemment relevé de lui-même car je me retrouvais en position assise.

« Où sont mes lunettes ? ».

C'est à peu près tout ce dont je me souviens des premiers instants de ma seconde vie.

A vrai dire, je ne suis pas en train de retracer mes mémoires car je n'imagine pas que mon expérience puisse être utile à quiconque, mais comme je ne peux plus me servir de mon bras gauche, je m'entraîne à écrire du droit. Et puis je suis sûr que la petite interne aux boucles rouges regarde mon carnet quand je dors. Si vous voulez, un jour, je vous écrirais un poème.

Je suis dans cette chambre depuis trois semaines paraît-il. J'ai perdu la notion du temps et il n'y a pas de fenêtres dans ma chambre. Les gens vont, viennent, j'ai droit à une poche et un tube de plastique pour ne pas mourir de faim, c'est un peu les vacances. Je ne me souviens pas de l'accident, les Blouses Blanches (BB comme je les surnomme *affectueusement*) disent que c'est normal, ils appellent ça une « amnésie post-traumatique »; ils disent que je me suis fait attaqué par un chien et maintenant je ne peux plus parler. Je ne peux plus dire « aïe » ou « merd », je ne fais qu'écouter et me taire. Quand les moyens d'expression sont réduits aux rictus, haussements de sourcils et griffonnages, on évite les banalités. C'est à la fois reposant et extrêmement frustrant : voir, sentir, entendre et laisser faire, rester passif. Pour certains je n'existe pas vraiment, pour d'autres je suis devenu bête. Je suis un patient, le gars de la chambre 106 à qui il faut faire faire la gymnastique tous les matins, qu'il faut laver, à qui on doit changer la « perf' ». Je suis aussi « le pauvre Max » à qui on voudrait bien passer un coup de fil parce qu'on est loin et qu'en ce moment il y a tant de choses à faire mais comme il ne peut pas parler... Mon seul vrai bonheur dans la journée c'est Amélia. Une enfant à qui la leucémie n'a laissé qu'un cheveu sur la tête mais qui a eu la permission de dire bonjour à tous les malades de l'étage lorsqu'on les réveille à 8h30 du matin. Bientôt elle se sentira trop faible pour marcher mais c'est sa manière à elle de se sentir vivante et de donner un peu d'espoir aux autres. Si elle ne passait pas avec un mot gentil, je ne sais ce que j'écrirais dans ce carnet, après tout j'ai encore beaucoup de temps devant moi, elle, elle a renoncé à apprendre à réduire les fractions.

Ma sœur est venue hier, je ne l'avais pas vue depuis quatre ans, et je ne sais même plus pourquoi. Elle avait apporté des roses, par souci d'originalité sans doute, puis elle

s'était assise. Elle avait commencé à me parler de ses enfants, Flora fait du piano, Estelle de l'équitation, elle hésite à les placer dans le privé l'année prochaine... Elle évitait de me regarder, comme si elle voulait me cacher quelque chose. Puis elle avait embrayé sur le sujet en vogue chez mes visiteurs: le langage des signes « oh il paraît qu'on s'y fait vite tu sais », disait-elle avec aplomb alors que je sais très bien qu'elle ne fera jamais l'effort de l'apprendre. Elle regardait autour d'elle, « les gens ont l'air sympathique ici, ils s'occupent bien de toi? Tu es content? ». Je ne peux pas manger, ma tête immobilisée me permet à peine de voir mes pieds, ils m'ensuquent les neurones et je passe la journée à contempler le génie humain sous toutes ses formes à la télé. Oui oui, je suis content.

Évidemment je ne lui ai rien *dit* de tout cela, j'ai fait un grand sourire avec les yeux puis elle est repartie, la conscience tranquille avec quelques nouvelles bien fraîches et bien emballées dans son panier. Elle dira sûrement que je vais bien, que je me remets doucement, que je m'ennuie un peu et que sais-je encore? « ça doit être difficile de ne rien pouvoir dire » ensuite elle servira les pâtes et demandera à son aînée la note qu'elle a reçue à son devoir d'histoire, le dossier sera clos. Je crois qu'on ne s'était pas disputé avec ma sœur, nous n'avions simplement rien à nous dire.

Toute cette hypocrisie me dégoûte, aurais-je été différent si j'avais pu articuler quelques mots ? De guerre lasse je fais semblant d'être fatigué pour leur donner une sortie de secours et je finis par dormir pour de vrai pour tous les oublier. Je devrais sûrement mettre un peu de couleur sur mon tableau noir mais que voulez-vous les BB à gros sourcils viennent de m'annoncer d'un air consterné qu'aucune opération (à l'état où en est la science) ne peut me rendre ma voix de ténor. A moins que je ne sois pas assez rentable ? De toute façon ils peuvent me dire ce qu'ils veulent, je suis obligé de les croire, je ne sais même pas à quoi je ressemble, depuis ma descente aux chenils je n'ai pas vu de miroir. C'est peut être pour ça que les gens évitent mon regard et fixent désespérément les chocolats qu'ils ont eu l'indélicatesse d'apporter, je dois être devenu horrible.

Entre les « on dit » et les non dits où se cache la vérité?

Je n'en peux plus, j'ai envie de crier, de crier que la blondasse en service profite du téléphone pour appeler un certain « Bertrand » qui n'est sûrement pas son mari, de crier que je les trouve tous pathétiques à me sortir leurs phrases vides de sens qui ne réconfortent qu'eux-mêmes, de crier que les médecins sont des incompetents, qu'ils ont une haleine de phoque que si je pouvais j'irais vomir sur le cuir de leur BMW!!!

Mais tout ce que je peux faire c'est le ciseau avec mes jambes.

Amélia est partie, elle a été transférée dans un autre hôpital, elle a dit au revoir à tous les patients de l'étage. Au moins là où elle est allée, il y a plus d'enfants.

J'ai essayé de regarder pendant qu'on changeait mes pansements, j'ai essayé de lire du dégoût ou de la surprise sur le visage de l'infirmière, mais rien, elle est tellement habituée. Ou elle fait parti du complot. Et si ce n'était pas un chien qui m'avait attaqué ? Et si ce qu'on me raconte depuis le début était une énorme farce? J'ai toujours eu une vie tranquille, qu'ai-je fait pour en arriver là? Peut-être que je ne suis qu'une pièce du puzzle, l'une des victimes d'une machination diabolique... Je sais, je divague, je devrais cesser de me remplir la tête de ces bêtises qu'on voit à la télé, et pourtant... qu'est-ce qui se passe réellement au delà du couloir ? Pourquoi n'y a t-il pas de fenêtre ? Pourquoi ne me transfère-t-on pas ailleurs moi aussi ? Pourquoi les BB me posent-ils autant de questions à propos de ma mémoire ? Pourquoi mes amis ne viennent-ils pas plus souvent ? Il y a peut-être des caméras qui me surveillent, quelqu'un a peut être peur que je révèle quelque chose ?

Je deviens fou. Mes amis ne viennent pas tout simplement parce qu'ils ne m'aiment pas, je n'ai plus rien d'intéressant à leur raconter, je les mets mal à l'aise. Les médecins ne font que leur métier et si je reste seul dans cette chambre de torture, c'est parce qu'une quelconque administration en a voulu ainsi.

Si encore je pouvais me voir, à quoi ressemble donc cette gorge autour de laquelle tout le monde s'agite ? Mon visage est-il tuméfié ? Ai-je les yeux injectés de sang ? Je ne vois que de belles cordes autour de moi, et ma pendaison prochaine.

Un verre d'eau je vous en supplie ou...

« Alors Hermann, ça avance votre roman ? Il est temps de rejoindre votre cellule. »

Noir.

Colombe Dubois